

Esquisse de moeurs danoises

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 33

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177248>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sur.... l'ennemi! Vous le connaissez tous, cet ennemi, et moi aussi.

C'est alors que l'on entendit le plus infernal carillon qui se puisse imaginer. Il fallait voir les pelles, les pioches, les marteaux, les outils de chaque industrie, et jusqu'à la plume des paperassiers, organiser une mazurka et danser en ronde en l'honneur du bien aimable marguillier; jusqu'à la truëlle du maçon qui fut rejetée plus lestement que d'ordinaire en souvenir de cette délivrance inattendue.

Combien de remerciements se dirigèrent vers l'église de L.... pour récompenser le brave marguillier; que de prières lui furent adressées pour que sa montre indiquât toujours midi au même moment que dans le jour dont nous parlons. Si toutes ces prières sont exaucées, certes il sera certainement le plus heureux homme de ce bas-monde, quoiqu'il soit déjà haut placé.

De cette façon tout allait pour le mieux dans la meilleure des républiques, et Jérôme Paturot eut été forcé de convenir qu'il avait trouvé son idéal et qu'il était inutile de chercher plus loin.

Mais s'il en fut ainsi pour une certaine partie de la population de L.... une autre partie ne se livrait pas à de pareilles manifestations de joie. Elle se livrait au contraire à des calculs.

Chercher combien chaque industriel, chaque entrepreneur, chaque directeur d'établissement perdait par cet excès de zèle, et combien leur coûtait toute cette joie et les physionomies riantes qui leur étaient apparues au sortir des chantiers, voilà le sujet de ces pré-occupations.

Un d'entr'eux, paraît-il, avait tracé sur un papier que le hasard a mis entre nos mains, le calcul suivant qui peut donner une idée de ce que quelques minutes, qui semblent *un rien*, peuvent produire de perte (ou de bénéfice, selon le cas) et gêner l'industriel dans ses prévisions. Voici ces calculs.

Nous avons, disait-il, environ 7000 travailleurs de toutes classes, sur notre population de 21,000 habitants; cela n'est pas exagéré. Chacun de ces travailleurs ayant quitté ses occupations 10 minutes avant l'heure légale, il en résulte une perte de 70,000 minutes, soit 1166 heures et deux tiers, lesquelles donnent pour résultat, en comptant 10 heures pour une journée de travail, 116 journées et une fraction.

Calculez ces 116 journées à 3 fr. en moyenne, vous aurez ainsi 348 fr. de perdus sans profit pour l'industrie et pour la société.

Et certains disaient que ces 10 minutes n'étaient pas *grand' chose*.

Et voilà ce que coûte un coup de cloche donné trop tôt.

Jean LÉSÉ.

Esquisse de mœurs danoises.

Le correspondant que le *Times* a envoyé en Danemark ne pou-

vant plus, pendant la suspension d'armes, raconter les incidents de la guerre, s'est mis à étudier les mœurs privées du brave petit peuple. Nous détachons de ces curieux récits la page suivante, qui a tout au moins le mérite de l'opportunité :

Il ne peut y avoir un plus charmant plaisir, dans ces journées si belles et si chaudes, même en Danemark, que de courir sur des petits vapeurs qui naviguent sans cesse dans les eaux du Sund. Partout vous avez devant vous des côtes basses, à fleur de mer, un peu monotone, et pourtant revêtues de je ne sais quel charme modeste et pour ainsi dire domestique. En approchant d'Elseur, les promontoires danois et suédois vous font l'effet de se jeter dans les bras l'un de l'autre; aussi êtes-vous assez embarrassé pour dire si vos yeux reposent sur un paysage du Danemark ou de la Suède. De chaque côté se déploie une végétation luxuriante dont on se ferait difficilement une idée à moins de l'avoir contemplée. Des arbres gigantesques baignent leurs longues branches jusque dans le sein des flots. Le lac de Genève n'a pas des eaux plus pures ni plus limpides que celle de ces parages où s'entrecroisent mille courants. Nulle part on n'aperçoit un plus grand nombre de voiles blanches et brillantes que sur la silencieuse mer Baltique. Les vapeurs qui vous entraînent d'un port à l'autre sont coquets et d'une propreté exquise.

Quelque obscurs que soient les nuages de l'horizon politique en Danemark, le ciel d'Oresund est depuis plusieurs semaines d'une pureté toute méridionale. Ces Danois forment vraiment une race vaillante et difficile à décourager; dans la situation la plus terrible, ils espèrent toujours; et pendant que la conférence prolonge l'armistice, ils ont l'air de ne songer qu'à se baigner. L'été n'attend personne, disent-ils, il faut au moins en profiter. A vrai dire, cet été si court, mais si radieux, est le carnaval des Danois. C'est le temps pour eux de se livrer à ces plaisirs paisibles, raisonnables, qui s'harmonisent avec leur caractère posé et leur civilisation particulière.

Les bains de mer sont le plus grand luxe de ces braves gens; les rues de Copenhague sont vides, et, depuis le roi jusqu'au dernier boutiquier, tous sont partis pour la mer. C'est qu'on chercherait vainement ailleurs que dans le Sund des plages aussi attrayantes. L'influence du Gulf-stream ne se fait plus sentir dans ce canal intérieur, où l'eau est glacée, le sable aussi doux que le velours, où l'on ne rencontre ni galets ni rochers, où le plongeur se voit à plusieurs mètres de profondeur aussi distinctement que s'il flottait dans l'air. Quant à des cabanes ou à des voitures de bains, personne n'y songe. Vous cherchez seulement un coin écarté, puis, du gazon verdoyant, vous vous jetez dans les ondes pour revenir ensuite vous réchauffer au soleil sur la riante pelouse. Vous devenez vous-mêmes aussi amphibie que ce pays si bien *meer-umsehlungen*, que vous ne savez où finit la terre, où commence la mer.

Qui pourrait dénombrer la multitude qui se précipite, le dimanche, dans les flots du Klamsenborg, situé tout près du magnifique Parc-aux-Daims? Hommes, femmes, enfants, tout s'en mêle. Puis, de ces charmantes villas qui émaillent le Sund, on voit descendre des nuées de jeunes filles enveloppées de leurs longs plis flottants, et les nymphes de tout à l'heure se transforment comme par enchantement en autant de sirènes. Et tout cela se passe avec modestie, décence, sans que la pudeur y puisse trouver à redire.

De Copenhague à Elseur, chaque village est un rendez-vous de bains, chaque maison a son établissement de bain; en un mot, tout le Sund devient une vaste baignoire, dont la ville d'Elseur est le centre. Du pied des remparts où s'élève le vieux château de Hamlet, s'étend une longue prairie, unie et verte comme un gazon de jardin.

A votre gauche vous avez, en regardant le Cattégat, de magnifiques mamelons couronnés de bois. En ce moment, ces masses de verdure sont tellement parsemées de fleurs qu'on peut à peine appeler cela de la verdure. Ces bois sont tous coupés de sentiers mystérieux et propres, qui vous porteront à vous prendre pour

Adam en personne, si vous avez une Eve pour vous accompagner sous ces ombrages épais. Avancez encore, et vous arriverez à quelque charmante maisonnette cachée dans un nid de fleurs, qui semblent cultivées exprès pour vous faire plaisir. Toutes les portes sont ouvertes, tous les paysans vous envoient un sourire bienveillant au passage, en même temps que le *god-dag* habituel.

En effet, les Danois s'occupent fort peu de fermer ou d'enclouer leurs propriétés; point de serrures aux portes, point de barreaux aux fenêtres. Ils se fient à la discrétion du passant et ils ont raison. Je ne sais vraiment comment ils s'arrangent, mais on dirait qu'ils ne craignent ni filous, ni voleurs.

Il y a quelques années, on demanda à la police anglaise d'envoyer à Copenhague quelques agents intelligents, pour y organiser un service de police municipale. Ils s'acquittèrent de leur tâche convenablement; mais croiriez-vous que les sergents de ville enrôlés à cette époque en sont venus à donner leur démission. Pourquoi? C'est qu'ils ont pris en dégoût une besogne devenue pour eux une vraie sinécure!

Mais voici que j'oublie la prairie d'Elseneur, son magnifique paysage sur la droite et les ondes azurées du Sund, sur la gauche. Ce Sund, en nous tournant vers le Cattégat, offre une des plus belles vues qu'on puisse rencontrer. On compte par milliers plutôt que par centaines les voiles qui glissent sur sa surface unie, changeant incessamment de forme et de couleurs, pour le plaisir des yeux du flâneur perdu dans ses rêveries. C'est un véritable essaim de barques de pêche, et, à certains moments, tout l'étroit passage s'illumine pour ainsi dire de leurs blanches voiles. Puis, de temps à autre, arrive le vapeur haletant, lançant son panache de fumée, jetant de droite et de gauche toute cette flotille qu'il fait danser sur les vagues écumantes. Plus loin, le lourd vaisseau de guerre, aux mâts élancés, se fraye une route à travers l'escadre ailée, en se rapprochant de Copenhague, où la flotte danoise est actuellement mouillée, à côté de quelques bâtiments de commerce.

Au delà de cette forêt de mâts et de voiles, vous apercevez, presque au niveau de la mer, la côte basse et plate de la Suède. La vue en est nette et distincte, et l'on peut suivre de l'œil ses falaises et miniatures, ses tours et ses clochers, ses villes et ses villages s'éparpillant tout le long de la côte. Tel est le caractère du paysage de Malmo à Helsingborg; mais à mesure que le détroit s'ouvre sur le grand Cattégat, les lignes fières et brisées du Kulm annoncent déjà les montagnes et les vallées, vous donnant ainsi un avant-goût des gloires alpêtres que renferment la Norvège et la Suède septentrionale.

Babil.

Quel mauvais plaisant que l'été de 1864!... Au lieu de venir à nous franchement, les bras ouverts, au lieu de nous distribuer chaque jour, avec égalité d'humeur, ses rayons chauds et vivifiants, il ne se montre que par intervalles, et, parfois, ne paraît vouloir s'installer dans notre zone que pour mieux nous railler par des retours de froid, par des matinées au front chagrin et des soirs dont la température rappelle un peu trop celle de l'automne ou du printemps.

Chut! ne murmurons plus, le voici. Le ciel est azuré, le soleil resplendissant; tout fait présumer qu'une période de beaux jours commence. Aussi ne faut-il point s'étonner si le Lausannois déserte la ville pour jouir de ces belles et longues journées et saisir au passage quelques bouffées de l'air pur des montagnes, quelques dou-

ces émotions à la vue de riants paysages. On ne voit plus que des touristes; les longs bâtons ferrés, les sacs de voyage, les lorgnons, les longues-vues, les guides, les mulets circulent dans tous les sentiers des Alpes. Nous ne parlons pas des botanistes qui arrachent toutes les plantes qu'ils rencontrent, et comptent gravement les étamines sur les pentes abruptes, tandis que des géologues intrépides, armés du marteau classique, frappent à tous les rochers, cassent tous les cailloux qui roulent à leurs pieds, et, dans leur zèle scientifique, semblent vouloir disloquer le globe.

Vous n'avez pas besoin, amis de la campagne, de rechercher ainsi à la hâte ces plaisirs de la nature; chaque jour vous foulez les grandes herbes, vous longez les champs de blé où les blonds épis vous caressent la barbe; chaque jour vous respirez l'air embaumé de l'esparcette et du sainfoin, et faites voltiger autour de vous, à chaque pas, de nombreux et familiers oiseaux. La moisson vous sourit déjà, et, pour vous, les meilleurs touristes sont les faucheurs matineux; les plus belles montagnes à gravir seront les tas de gerbes qui s'élèveront bientôt sous vos toits.

A vos courses donc, Lausannois ennuyés; — à vos champs, heureux campagnards.

L. M.

Voici un intéressant calcul qui vient d'être fait sur les âges respectifs des membres de l'académie française: M. Viennet a 87 ans, M. de Ségur 85, M. de Barante 82, M. Dupin 80, M. Lebrun 79, M. Guizot 77, M. de Lamartine 76, M. de Broglie 74, M. Villemain 74, M. Berryer 74, M. de Pongerville 72, M. Cousin 72, M. Patin 71, M. Flourens 70, M. Mignet 68, M. Thiers 67, M. de Rémusat 67, etc. Le résultat de cette liste est que l'adescence des académiciens commence à 50 ans, que leur jeunesse se prolonge au delà de 60, que 70 ans est l'âge de la maturité; enfin que si la moyenne de la vie commune est de 55 ans, la moyenne de celle d'un immortel est de 65 ans.

Examineurs et examinés.

Le professeur. — Veuillez me donner la définition du cercle.

L'élève. — Le cercle est une figure de géométrie qui est ronde à ses quatre coins.

Le professeur. — Combien distingue-t-on d'espèces de sucre?

L'élève. — Deux.

Le professeur. — Veuillez me les indiquer.

L'élève. — Le sucre en cannes et le sucre en pains!

Pour la rédaction: L. MONNET. S. CUÉNOUD.